



folio  
THÉÂTRE

# Albert Camus

## Les Possédés

*Édition de Pierre-Louis Rey*

Extrait de la publication

COLLECTION  
FOLIO THÉÂTRE

Albert Camus

# Les Possédés

PIÈCE EN TROIS PARTIES  
ADAPTÉE DU ROMAN DE DOSTOÏEVSKI

*Édition présentée, établie et annotée  
par Pierre-Louis Rey*

Professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle

Gallimard

© Éditions Gallimard,  
1959, pour *Les Possédés* ;  
1962, pour « *Albert Camus nous parle de son adaptation des Possédés* »  
et « *Les Possédés à la scène* » ;  
2010, pour les autres textes.

## PRÉFACE

*Camus n'a plus que quelques mois à vivre quand il explique en 1959 à la télévision que ses Possédés, adaptés d'un roman de Dostoïevski, résumant ce qu'il sait et ce qu'il croit du théâtre. L'entretien se conclut sur les inquiétudes et les espoirs que suscite en lui l'avenir de la scène. En proie à des valeurs marchandes, « ce lieu de grandeur peut devenir un lieu de bassesse » ; mais « sous ces cintres, derrière ces toiles, erre toujours une vertu d'art et de folie qui ne peut périr et qui empêchera que tout se perde. Elle attend chacun de nous<sup>1</sup> ». Dostoïevski renvoie Camus à ce que le théâtre lui a donné de meilleur. En mai 1938, il avait repris avec sa troupe du Théâtre de l'Équipe, à Alger, une adaptation des Frères Karamazov de Jacques Copeau et Jean Croué<sup>2</sup>. Lui-même y avait tenu le rôle d'Ivan. Peut-être songea-t-il dès cette époque à composer une adaptation des Possédés ? « Il y a près de vingt ans en tout cas que je vois ses personnages sur la scène », écrit-il dans le programme du Théâtre Antoine où sa pièce est créée le 30 janvier 1959. Le texte,*

1. « Pourquoi je fais du théâtre », « Gros plan », émission télévisée, 12 mai 1959, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, *Œuvres complètes* (abrégé ici partout en OC), t. IV, p. 610.

2. Créée le 6 mars 1911 au Théâtre des Arts.

*considérablement allégé en vue de la représentation, sera publié dans son intégralité, trois mois plus tard, aux éditions Gallimard. Quant au roman de Dostoïevski, qu'on appelait jusqu'alors Les Possédés, il est entré en 1955 dans la Bibliothèque de la Pléiade, dans une nouvelle traduction de Boris de Schlæzer, sous un titre plus fidèle à l'original : Les Démons, suivi des Carnets des « Démons ».*

## L'HISTOIRE DES DÉMONS

*Condamné à quatre années de bagne, en 1849, pour sa participation aux « vendredis » du penseur fouriériste Petrachevski, Dostoïevski s'était converti avant même sa libération à la cause de la Grande Russie et du peuple russe. Dans une longue lettre adressée le 16 août 1867 au poète Maïkov, il expose sa foi dans le Christ, « idéal de l'humanité pour les siècles des siècles », son hostilité envers ceux qui (comme le socialiste slavophile Herzen, le théoricien révolutionnaire Tchernychensky ou l'écrivain occidentaliste Tourguéniev) se plaisent à insulter la Russie, et plus encore envers les « rejetons de Bielinski » (critique littéraire adepte de l'« utilitarisme social ») qui prétendent aimer la Russie, mais lui refusent toute originalité<sup>1</sup>. Les Démons vont naître, au début de 1870, de la fusion de deux projets : d'une part, une « parabole sur l'athéisme » que Dostoïevski avait prévu d'intituler « La Vie d'un Grand Pécheur », d'autre part, un pamphlet dirigé contre les libéraux occidentalistes et les nihilistes. Le 3 décembre 1869 s'est produit près de Moscou l'événement qui lui inspirera l'intrigue de son roman : un étudiant de Saint-Pétersbourg, Sergueï*

1. Dostoïevski, *Correspondance*, édition de Jacques Catteau, traduction d'Anne Coldefy-Faucard, Bartillat, t. II (1865-1873), 2000, p. 225.

*Netchaïev, fondateur de la société secrète « La Vengeance du peuple », d'inspiration fouriériste, a assassiné un autre étudiant nommé Ivanov, soupçonné d'avoir voulu trahir ses camarades. Désigné aux premières pages des Carnets des « Démons » comme « l'étudiant », Netchaïev (qui deviendra dans le roman Piotr Trophimovitch Verkhovensky) représente aux yeux de Dostoïevski ce que Lermontov avait appelé un « héros de notre temps<sup>1</sup> ». Quant à Ivanov, transposé sous le nom de Chapochnikov, puis de Chatov, Dostoïevski semble d'abord vouloir en faire son porte-parole; il lui attribue en tout cas, auprès du père de Piotr, Stépane<sup>2</sup> Trophimovitch Verkhovensky, un rôle de confident qui sera finalement dévolu au personnage du « Narrateur ». Vers février-mars 1870, alors qu'il n'a pas encore renoncé à la « Vie d'un Grand Pécheur », Dostoïevski fait du héros de sa « parabole » celui de son roman : « personnage romanesque et énigmatique », le prince Stavroguine représente l'« homme nouveau<sup>3</sup> ». Le 20 octobre, il expose les grandes lignes de son roman à Mikhaïl Nikiforovitch Katkov, directeur du Messenger russe, revue à laquelle il le destine. À son propre étonnement, écrit-il, la figure de Netchaïev lui apparaît « à moitié comique ». « Pour moi, ces pitoyables monstres ne valent pas la littérature. [...] L'autre héros, Nicolaï Stavroguine, est aussi une sombre figure, aussi un malfaisant. [...] Mais il me semble que c'est une figure tragique. [...] Pour moi, c'est un personnage russe typique. [...] Tout ce caractère est*

1. *Carnets des « Démons »*, traduction de Boris de Schlœzer, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 900.

2. Les prénoms des personnages de Camus diffèrent parfois légèrement de ceux qui sont donnés dans la traduction des *Démons* de Boris de Schlœzer. Nous respectons les orthographes données par l'un ou l'autre texte.

3. *Ibid.*, p. 820-821.

*inscrit chez moi en scènes, en actions et non en réflexions; il y a donc une chance qu'en sorte un personnage<sup>1</sup>. »*  
*« Tout est dans le caractère de Stavroguine. = — Stavroguine TOUT », a-t-il déjà noté dans ses Carnets<sup>2</sup>. Le Messager russe commence à publier le roman avant même qu'il ne soit achevé, dès janvier 1871. Les livraisons s'échelonnent jusqu'en décembre 1872. Mais, par crainte de la censure, Katkov a malheureusement obligé Dostoïevski à supprimer un chapitre essentiel à la compréhension du caractère de Stavroguine : sa confession à l'évêque Tikhone du crime qui a changé son destin, le viol d'une petite fille. Ce chapitre ne sera révélé aux lecteurs qu'en 1922<sup>3</sup>.*

*Dostoïevski se défendra d'avoir peint ses personnages et les événements d'après la réalité. Il n'a pas voulu montrer un Netchaïev, mais comment des Netchaïev sont possibles dans la société du temps<sup>4</sup>. Au demeurant, les jeunes révolutionnaires ne sont pas immanquablement des « idiots » et des « fanatiques » : souvent fort bien éduqués, ce sont avant tout des « tricheurs<sup>5</sup> ». Sur leur capacité de nuisance*

1. *Correspondance*, éd. citée, t. II, p. 606-607. Jacques Catteau commente en note : « À chaque fois que Stavroguine apparaît, le chroniqueur des *Possédés* [des *Démons*] est occulté. En ne montrant Stavroguine qu'en scènes et en actions, le romancier instaure son mystère. »

2. *Carnets des « Démons »*, éd. citée, p. 787.

3. Il sera publié en traduction française dans *La Nouvelle Revue Française* en juin et juillet 1922. Dans l'édition des *Démons* de la Bibliothèque de la Pléiade (traduction de Boris de Schloezer qu'a reprise Folio classique), la « Confession de Stavroguine » est donnée comme en appendice, après la « Conclusion » du roman, sans doute par respect de l'édition originale, mais aussi parce que le texte n'offre pas de points d'accroche pour la situer à l'endroit prévu par Dostoïevski.

4. Voir la lettre au prince héritier Alexandre Romanov du 10 février 1873 (*Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 791).

5. *Journal d'un écrivain* (texte du 22 décembre 1873), traduction de Gustave Aucouturier, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 190-191.



à long terme, Dostoïevski se montre plutôt optimiste : « Quant au nihilisme, n'en parlons pas. Attendez que pourrisse complètement cette couche supérieure, déracinée de la terre russe. Savez-vous, l'idée me vient que nombre de ces jeunes crapules, de ces jeunes pourrissants, finiront par s'enraciner solidement, par devenir de vrais Russes. Les autres, bah, qu'ils achèvent de pourrir. Cela finira qu'ils se tairont eux aussi, paralysés. Mais quelles ordures, malgré tout !<sup>1</sup> » Cette confiance en l'avenir est reflétée par la parabole de l'Évangile de saint Luc (VIII, 32-36) que Dostoïevski rappelle à Maïkov le 21 octobre 1870. Citée en épigraphe, et quelques pages avant le dénouement de son roman, elle en inspire le titre (Bésy, « les démons »). Selon saint Luc, Jésus vit un jour s'avancer vers lui un homme possédé par des démons. Comme un troupeau de pourceaux paissait dans la montagne, les démons supplièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans les pourceaux. Possédés à leur tour, ceux-ci se précipitèrent dans un lac et l'homme fut guéri. Les pourceaux représentent pour Dostoïevski tous ces gens qui, après s'être acharnés à détruire la Russie, seront eux-mêmes détruits. Alors la Grande Russie sera guérie.

## L'HISTOIRE DES POSSÉDÉS

Après l'échec de *L'État de siège* (1948) et le succès mitigé des *Justes* (1949), Camus est revenu aux adaptations. Le projet des *Possédés*, auquel il rêve depuis longtemps, prend consistance vers l'époque où *La Dévotion à la Croix* et *Les Esprits triomphent* au Festival d'Angers, en juin 1953. Au début de 1954, il note : « Chatov,

1. À Maïkov, 6 octobre 1870 (*Correspondance*, éd. citée, t. II, p. 574).

*Verkhovensky*<sup>1</sup>, Kirilov, ce sont autant de fragments de la personnalité désagrégée de Stavroguine, des émanations de cette personnalité extraordinaire qui s'épuise en se dispersant. L'énigme de Stavroguine, le secret de Stavroguine, tel est le thème unique des Possédés. » Il ajoute : « Thèse de Dostoïevski : Les mêmes chemins qui mènent l'individu au crime mènent la société à la révolution./ Verkhovensky : "La force la plus importante de la révolution c'est la honte d'avoir une opinion à soi" », et il renvoie à des ouvrages de Berdiaev et de Guardini<sup>2</sup>. Au cours d'un entretien publié par La Gazette de Lausanne (27-28 mars 1954), il parle à Franck Jotterand de son projet « encore lointain » d'une adaptation des Possédés : « Il y a chez Dostoïevski une façon indirecte d'aborder les personnages, de marcher l'amble, comme les chevaux, qui me plaît. Et je crois que l'on pourrait conserver beaucoup de la richesse du roman en les transportant sur la scène<sup>3</sup>. » À Jean Gillibert, qui va suivre ses encouragements en écrivant une adaptation de L'Idiot, il confie pourtant le 8 juin : « Mes Possédés sont en panne, avec tout le reste d'ailleurs et je ne sais quand je me remettrai à écrire<sup>4</sup>. » On le trouve plus évasif lors de l'hommage décerné en 1955 par Radio Europe à Dostoïevski : « J'ai rencontré cette œuvre à vingt ans et l'ébran-

1. C'est-à-dire : Piotr Trophimovitch Verkhovensky, inspiré par Netchaïev.

2. Albert Camus, *Carnets (1949-1959)*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, *Œuvres complètes*, t. V, p. 1184. L'ouvrage de Nicolas Berdiaev est *L'Esprit de Dostoïevski* (1923), Stock, 1946, qui avait déjà fourni à Camus des éléments de réflexion pour *Les Justes*; celui de Romano Guardini est *L'Univers religieux de Dostoïevski*, Seuil, 1947.

3. OC, t. III, p. 916.

4. « Lettres d'Albert Camus à Jean Gillibert présentées par René Farabet », *Revue de la Société d'Histoire du Théâtre*, n° 4, oct.-déc. 1960, p. 358.

lement que j'en ai reçu dure encore, après vingt autres années. Je mets *Les Possédés* à côté de trois ou quatre grandes œuvres, telles *L'Odyssée*, *La Guerre et la Paix*, *Don Quichotte* et le théâtre de Shakespeare<sup>1</sup>. » Quand paraît l'édition des *Démons* de 1955, le roman et les notes préparatoires de Dostoïevski lui sont depuis longtemps familiers, sans doute dans la traduction de Jean Chuzeville<sup>2</sup>. Mais c'est sur la nouvelle édition qu'il travaillera désormais, comme le prouvent ses annotations en marge d'un volume de la *Pléiade*<sup>3</sup> ainsi que des parentés de style de son adaptation avec la traduction de Schlœzer. Sur un cahier, actuellement en possession de Catherine Sellers, il rédige la même année un premier jet de sa pièce où il maintient les trois parties du roman en les divisant en douze tableaux (il y en aura vingt-deux dans le texte définitif) et rétablit la confession de Stavroguine<sup>4</sup>. Occupé par d'autres projets, accablé de soucis et parfois découragé d'écrire, il n'avance que lentement au cours des trois années suivantes. Quand son texte est enfin prêt, vers le milieu de l'année 1958, il peine à en distribuer les rôles<sup>5</sup> et à trouver une salle : la longueur de la pièce et le coût du spectacle effraient. Après avoir essuyé les refus du Théâtre Montparnasse, de l'Ambigu, du Palais-Royal, de la Renaissance,

1. Texte publié sous le titre « Pour Dostoïevski » dans *Témoins*, automne-hiver 1957-1958, n° 18-19 (repris dans *OC*, t. IV, p. 590).

2. Dans une interview donnée à *Spectacles* (n° 1, 1958), Camus dit qu'il a « utilisé les *Carnets des Possédés* (plus de cinq cents pages) » (voir la partie des Documents, *infra*, p. 261). Or, les *Carnets des « Démons »*, dans la *Pléiade*, en comportent moins de quatre cents.

3. Ces annotations ont été recopiées par Francine Camus. Voir notre Notice, *infra*, p. 226.

4. D'après Eugène Kouchkine, notice des *Possédés*, Albert Camus, *OC*, t. IV., p. 1460.

5. « Distribution des *Possédés* », note-t-il le 25 juillet 1958 (*Carnets*, *OC*, t. IV, p. 1283).

*d'Hébertot, il obtient enfin l'accord de Simone Berriau, directrice du Théâtre Antoine. Ses Carnets évoquent à peine les répétitions, qui dureront deux mois. « Cuny qui semble trop vieux pour jouer Stavroguine et qui a mon âge », note-t-il avec mélancolie<sup>1</sup>, songeant peut-être à l'époque où lui-même tenait le rôle d'Ivan Karamazov. Pierre Vaneck, finalement choisi pour jouer Stavroguine, est encore un jeune homme : il a vingt-sept ans.*

*À en croire le programme du spectacle, c'est sur l'insistance de la direction du Théâtre Antoine que Camus aurait conservé le premier titre français du roman, plus familier au public. Il est vrai qu'il n'a introduit qu'in extremis, tout à la fin de son adaptation et comme pour en justifier le titre, le terme de « possédés<sup>2</sup> ». Mais la direction du théâtre ne dut pas avoir besoin d'insister beaucoup. Le roman que Camus admirait dans sa jeunesse s'intitulait Les Possédés, et il l'a toujours désigné ainsi dans ses notes, ses entretiens et ses essais. Surtout, le choix du titre Les Démons aurait mis l'accent sur les forces invisibles du mal. Or, ce que Camus « voit » depuis près de vingt ans sur la scène, ce sont, en chair et en os, ceux qui sont atteints par le mal, c'est-à-dire les « possédés ».*

*Notons enfin que, adaptant une œuvre conçue dans une langue qui lui était inconnue, Camus dépendait de ses traducteurs. Des écarts imposés par Boris de Schlœzer au texte de Dostoïevski, la fin de la « Conclusion » du roman livre un indice. Avant de présenter la dernière lettre de Stavroguine à Daria Pavlovna, Dostoïevski a en effet*

1. *Ibid.*, p. 1292.

2. *Les Possédés, infra*, p. 214 : après avoir fait dire à Stépan sur le manuscrit et les dactylographies, conformément à la traduction de Schlœzer : « [...] nous nous précipitons comme des fous furieux », Camus a corrigé en : « comme des possédés ».

*averti ses lecteurs : « Je n'ai rien corrigé au style de ce grand seigneur russe qui, en dépit de sa culture européenne, n'était pas très fort en grammaire<sup>1</sup>. » Suit, dans la traduction de Schlœzer, un impeccable morceau épistolaire, d'un style élevé. Une nouvelle traduction d'André Markowicz, publiée chez Actes Sud (trois volumes, 1995), s'est au contraire attachée à reproduire, dans les parties narratives comme dans les dialogues, le style parlé du roman. On peut supposer que la traduction académique de Schlœzer convenait au goût de Camus. À Frank Jotterand, il confiait que l'expression « trop bien écrit » lui semblait une absurdité, et dans les œuvres théâtrales, à l'exemple de Jacques Copeau, il « plaçait avant toute chose le texte, le style, la beauté<sup>2</sup> ». Il reste que, tributaire d'une traduction d'une inspiration différente, il aurait écrit une autre pièce.*

« LES POSSÉDÉS » SELON LE MYTHE  
DE SISYPHE

*« Ébranlé » à vingt ans par le roman de Dostoïevski, Camus a tiré profit de sa lecture pour composer Le Mythe de Sisyphe (1942), ébauché quand il en avait vingt-six et dont on se rappelle la première phrase : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. » On comprend que Kirilov, personnage des Démons dont le nom intitule un chapitre de la troisième partie de l'essai (« La création absurde »), ait retenu en priorité son intérêt.*

1. *Les Démons*, Folio classique, p. 702.

2. « Copeau, seul maître », OC, t. IV, p. 615. Après avoir assisté à son adaptation des *Frères Karamazov*, Henri de Régnier avait rendu hommage aux « belles qualités d'écrivain » de Jacques Copeau (*Le Journal des Débats*, 10 avril 1911).

*Il illustre ce que Dostoïevski appelle dans le Journal d'un écrivain le « suicide logique », rendu nécessaire par la perte de la foi en l'immortalité<sup>1</sup>. Constatant qu'il ne peut trouver le bonheur que dans une harmonie avec le grand Tout, et que cette harmonie lui est refusée, Kirilov condamne la nature, qui l'a fait naître pour souffrir, à être anéantie avec lui. « C'est pour une idée, une pensée qu'il se prépare à la mort », explique Camus, qui qualifie son acte de « suicide supérieur<sup>2</sup> ». Contradictoire avec l'absurdité de la condition humaine<sup>3</sup>, le suicide de Kirilov se justifie par le fait que, niant l'existence de Dieu, il veut prendre sa place en exerçant sa liberté jusqu'à ses limites. Sans doute pourrait-il profiter de cette liberté en vivant sur terre comme un roi, en pleine gloire, mais il choisit le suicide parce qu'il a compris que les hommes étaient dans leur ensemble incapables de se hausser à ce niveau. « Ils ont besoin qu'on leur montre le chemin et ne peuvent se passer de la prédication. Kirilov doit donc se tuer par amour de l'humanité<sup>4</sup>. » Infidèle à l'esprit de Dostoïevski, pour qui le suicide ne signifie pas une quelconque supériorité, mais un mal spirituel<sup>5</sup>, Camus a pu être influencé par André Gide selon lequel Kirilov « édifie toute une métaphysique où déjà Nietzsche est en germe<sup>6</sup> », Nietzsche dont Camus se sent encore proche à l'époque du Mythe de Sisyphe car*

1. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain* (décembre 1876), éd. citée, p. 811-815.

2. *Le Mythe de Sisyphe*, OC, t. I, p. 291.

3. « L'absurdité de la vie est une raison pour la vivre et le plus possible », *Débat avec le public à l'issue d'une représentation des « Possédés »*, OC, t. IV, p. 543.

4. *Le Mythe de Sisyphe*, OC, t. I, p. 293.

5. Voir Eugène Kouchkine, notice des *Possédés*, OC, t. IV, p. 1458.

6. Gide, *Dostoïevski* (1923), *Essais critiques*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 558.

il « paraît être le seul artiste à avoir tiré les conséquences extrêmes d'une esthétique de l'Absurde<sup>1</sup> », et dont L'Homme révolté résumera le message : « S'il y a un Dieu, comment supporter de ne l'être pas<sup>2</sup> ? »

Le Mythe de Sisyphe s'attarde moins sur le personnage de Stavroguine. En refusant de franchir le pas du suicide, Stavroguine, comme Ivan Karamazov, consent à être « roi » (ou « tsar ») dans ce monde. Il fait le choix d'une vie « ironique<sup>3</sup> », cédant ainsi à un démon, le « triste démon de l'ironie<sup>4</sup> », subordonné à un autre démon plus redoutable encore : celui de l'orgueil<sup>5</sup>. Cette posture le conduit à considérer comme des actions équivalentes le viol d'une petite fille ou un grand sacrifice. Au vrai, après avoir eu une attitude suicidaire lors d'un duel (il a refusé de viser son adversaire tout en s'exposant à son tir), Stavroguine franchit tout de même le pas à l'extrême fin du roman. Mais son acte paraît à ses proches si peu conforme à son caractère qu'on envisage l'hypothèse, repoussée après l'autopsie du corps, de l'aliénation mentale. Sur ce suicide final, Le Mythe de Sisyphe ne livre guère d'explication, Camus se contentant de relever que Stavroguine dit dans sa lettre d'adieu : « Je n'ai rien pu détester<sup>6</sup>. »

En note, Camus relève aussi une remarque de Gide relative aux héros de Dostoïevski : presque tous, cherchant un remède à leur souffrance dans la sensation ou l'immoralité,

1. OC, t. I, p. 314.

2. OC, t. III, p. 123.

3. OC, t. I, p. 294. « J'ai mené une vie ironique », dit-il dans *Les Possédés*, *infra*, p. 174.

4. *Les Démons*, éd. citée, p. 201.

5. « [...] et alors vous surmonterez tout, vous écraserez votre orgueil, vous écraserez votre démon », dit Tikhone à Stavroguine (*ibid.*, p. 746).

6. OC, t. I, p. 294.

sont polygames<sup>1</sup>. « *Sceptique et Don Juan, mais seulement par désespoir* », lit-on dans les Carnets des « Démon » à propos de Stavroguine<sup>2</sup>. Ayant épousé par esprit de pénitence une femme boiteuse, celui-ci se reproche sa « bigamie » comme un crime<sup>3</sup>. En aucun cas il ne cherche, comme les Don Juan camusiens, à libérer les femmes qu'il possède. Même le mariage en apparence généreux auquel il a consenti ne le soustrait pas au soupçon dont le Mythe exonère Don Juan : celui de l'immoralisme<sup>4</sup>.

#### « LES POSSÉDÉS » SELON L'HOMME RÉVOLTÉ

Camus n'a pas publié *Le Mythe de Sisyphe* depuis longtemps quand il s'engage dans une réflexion sur la révolte qui aboutira en 1951 à *L'Homme révolté*. Après avoir admiré Dostoïevski pour ce qu'il lui révélait de la « nature humaine », il a très vite aimé en lui « celui qui a vécu et exprimé le plus profondément notre destin historique. Pour [lui], Dostoïevski est d'abord l'écrivain qui, bien avant Nietzsche, a su discerner le nihilisme contemporain, le définir, prédire ses suites monstrueuses, et tenter d'indiquer les voies du salut<sup>5</sup> ». Au sujet de « l'interprétation totalitaire du monde », les Carnets de Camus font allusion en 1947 aux « conspirateurs de Petrachevski », qui croyaient à « l'amour du lointain et non du prochain ». Parmi eux figuraient le jeune Dostoïevski et surtout Spechnev, que Dostoïevski appelait son « Méphisto-

1. *Ibid.*, p. 296, et Gide, *Dostoïevski, Essais critiques, op. cit.*, p. 234.

2. Carnets des « Démon », éd. citée, p. 905.

3. *Les Démon*, éd. citée, p. 734.

4. *Le Mythe de Sisyphe, OC*, t. I, p. 267-272.

5. « Pour Dostoïevski », *OC*, t. IV, p. 590.



phélès » et qui, à en croire Camus, lui servira de « modèle pour Stavroguine<sup>1</sup>. » Le thème des « possédés » traverse toute la partie de *L'Homme révolté* intitulée « La révolte historique » puisque, avant même d'aborder les personnages de Dostoïevski, Camus éclaire par ce terme le grand tournant qui s'est amorcé quand la révolte a été sommée de devenir révolutionnaire. Nietzsche, avec lequel il a accentué ses distances depuis le Mythe, est à ses yeux la figure tutélaire de cette mutation. « Les Possédés entrent en scène pour la première fois et illustrent alors l'un des secrets de l'époque : l'identité de la raison et de la volonté de puissance. Dieu mort, il faut changer et organiser le monde par les forces de l'homme<sup>2</sup>. » Si Camus se plaît à répéter le mot de Michelet selon lequel Marat fut le « singe de Rousseau », c'est peut-être parce qu'il se souvient que Piotr Stépanovitch est « le singe de Stavroguine<sup>3</sup> ». Définissant le nihilisme comme un mouvement d'inspiration hégélienne, il le rattache tout de même à la pensée de Nietzsche : ces nihilistes qui, « faisant de l'ennui un principe d'action, identifieront leur suicide avec le meurtre philosophique », écrit-il, précisant en note : « Ce nihilisme, malgré les apparences, est encore nihilisme au sens nietzschéen, dans la mesure où il est calomnie de la vie présente au profit d'un au-delà historique auquel on s'efforce de croire. [...] Ici naissent les terroristes qui ont décidé qu'il fallait tuer et mourir pour être, puisque l'homme et l'histoire ne peuvent se créer que par le sacrifice et le meurtre<sup>4</sup>. »

1. *Carnets*, OC, t. II, p. 1100 (Camus écrit « Sprechner »). « NET-CHAÏEV C'EST EN PARTIE PETRACHEVSKI », note Dostoïevski dans les *Carnets des « Démons »*, éd. citée, p. 980.

2. *L'Homme révolté*, OC, t. III, p. 152.

3. *Ibid.*, p. 169, et *Les Démons*, éd. citée, p. 556. Voir aussi *Les Possédés*, *infra*, p. 193.

4. *L'Homme révolté*, OC, t. III, p. 184.

*Des nihilistes d'un autre type, plus fidèles à la pensée hégélienne, ont considéré que l'esclave ne pouvait s'affranchir qu'en asservissant à son tour. Camus explique leurs motivations dans le chapitre de l'essai intitulé « Le terrorisme individuel ». À partir des années 1860, les terroristes ont renoncé à la vertu dont se préoccupaient encore les « déembristes » de 1825. Sous le titre « Trois possédés », il examine le cas de Pisarev (pour qui la seule valeur résidait dans l'égoïsme rationnel), de Bakounine (qui a poussé plus loin encore le cynisme politique), et de Netchaïev, « figure moins connue que celle de Bakounine » (dont il était le disciple), qui « a poussé la cohérence du nihilisme aussi loin qu'il se pouvait<sup>1</sup> ». Revendiquant froidement le « Tout est permis », Netchaïev a définitivement coupé la révolution de l'amour et de l'amitié, décrété que l'homme pouvait n'être qu'un instrument et admis qu'on avait le droit d'opprimer plus encore les opprimés du moment qu'on se donnait ainsi des chances de les sauver un jour de l'oppression. « Désormais, la violence sera tournée contre tous, au service d'une idée abstraite. » C'est « l'avènement du règne des possédés<sup>2</sup> ». L'évocation de Netchaïev fait naturellement sa place au fait d'armes qui avait retenu l'attention de Dostoïevski : le meurtre d'Ivanov<sup>3</sup>. À sa figure douteuse, L'Homme révolté confère une envergure et une volonté qu'on ne retrouve nullement dans le Pierre Stépanovitch du roman et de l'adaptation.*

*Au cynisme de Netchaïev, L'Homme révolté oppose les « Meurtriers délicats », terroristes qui sacrifiaient leur*

1. *Ibid.*, p. 197-198.

2. *Ibid.*, p. 199.

3. *Ibid.*, p. 200. Camus appelle « Société de la hache » le groupe de « La Vengeance du peuple » fondé par Netchaïev. La hache était son emblème.

innocence et leur vie, et dont le mouvement culmine avec les attentats de 1905. Dans *Les Justes*, Camus absout leur erreur au nom de leur pureté et de leur capacité à aimer<sup>1</sup>. « Kaliayev et ses frères du monde entier refusent [...] la divinité puisqu'ils rejettent le pouvoir illimité de donner la mort », lit-on aux dernières pages de *L'Homme révolté*<sup>2</sup>. À cette parenthèse dans l'histoire du mouvement nihiliste succède, dans l'essai, un développement sur le cynisme, c'est-à-dire que Camus revient chronologiquement en arrière pour expliquer la nature du « chigalevisme » (du nom de Chigalev, personnage des *Démons*), dont les ravages s'exerceront dans les « théocraties totalitaires » du XX<sup>e</sup> siècle. Au cœur du roman conçu en 1870 se trouvaient donc les précurseurs des « grands inquisiteurs » qui entreprendront un demi-siècle plus tard d'asservir le monde.

Un chapitre du *Mythe de Sisyphe* était intitulé « Kirilov » ; voici Chigalev promu, dans *L'Homme révolté*, au rang d'initiateur d'un courant de pensée. Un lecteur distrait ou mal informé les prendrait facilement pour des personnages réels, signe que Camus « voit » les héros de Dostoïevski, ou du moins leur prête existence. Chigalev, personnage secondaire des *Démons*, a lieu de retenir son attention parce qu'il est la « caution » idéologique du médiocre Piotr. « Fou d'égalité », il est arrivé à la conclusion que, si on part de la liberté illimitée, on ne peut aboutir qu'au despotisme illimité. Mais cette conclusion lui inspire une grande tristesse, et on portera à son crédit que, chez Dostoïevski comme chez Camus, il se désolidarise du complot ourdi contre Chatov, plutôt, il est vrai, parce qu'il

1. Le raisonnement de Kaliayev (je donne ma vie pour avoir le droit d'en prendre une autre) est « faux, mais respectable » (*Carnets*, OC, t. II, p. 1083).

2. OC, t. III, p. 323.

y voit une « perte de temps<sup>1</sup> » que par compassion pour la victime. Le nom de Stavroguine (« thème unique des Possédés ») ne figure pas dans la troisième partie de L'Homme révolté ; selon Dostoïevski, en effet, il n'est pas un représentant du nihilisme, même s'il feint parfois d'y adhérer<sup>2</sup>. Camus revient, en revanche, sur le personnage de Kirilov. Orienté vers la question du suicide, Le Mythe de Sisyphe examinait le dilemme personnel d'un héros qui voulait être dieu ; consacrée à l'histoire du nihilisme, la troisième partie de L'Homme révolté s'intéresse à Kirilov dans la mesure où celui-ci a accepté que son suicide serve de caution à la conspiration des « possédés ». « La divinisation de l'homme par lui-même brise la limite que la révolte mettait pourtant au jour et s'engage irrésistiblement dans les chemins boueux de la tactique et de la terreur dont l'histoire n'est pas encore sortie<sup>3</sup>. » Où la « limite » (ou le sens de la mesure) chère à Camus s'apparente à l'humilité.

Peu utile pour la démonstration de L'Homme révolté, la confession de Stavroguine a fourni un modèle pour celle de Clamence dans La Chute (1956). Cédant au besoin cynique de jouer avec la vérité<sup>4</sup> ; d'autant plus tourmenté par sa conscience qu'il est, comme l'observe Tikhone, juridiquement à peu près inattaquable<sup>5</sup> ; en quête, non du

1. *Carnets des « Démons »*, éd. citée, p. 1097.

2. « Présenter le prince dans le roman comme un ennemi du nihilisme et du libéralisme et comme un aristocrate hautain » et plus loin : « Pour étudier tout le prince feint même d'être un nihiliste » (*Carnets des « Démons »*, éd. citée, p. 819 et 821). Dans *Les Possédés*, Stavroguine déclare qu'il n'a fait partie du groupe des nihilistes qu'« en amateur » et parce qu'il n'avait rien de mieux à faire (*infra*, p. 116).

3. *OC*, t. III, p. 212.

4. « Il se peut même que j'aie simplement menti » (*Les Démons*, éd. citée, p. 740).

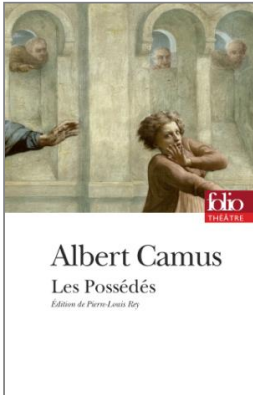
5. « Je m'accuse moi-même et n'ai pas d'accusateurs », dit lui-même Stavroguine (*ibid.*, p. 734).

*Photocomposition CMB Graphic*

*44800 Saint-Herblain*

ISBN :

# Les Possédés Albert Camus



Cette édition électronique du livre  
*Les Possédés* d'Albert Camus  
a été réalisée le 28 octobre 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070399253 - Numéro d'édition : 168190).

Code Sodis : N53039 - ISBN : 9782072473418  
Numéro d'édition : 244011.